

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 58 (1949)
Heft: 8

Artikel: Retour d'Autriche
Autor: Bonifas, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-549446>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

RETOUR D'AUTRICHE

PAR ANDRÉ BONIFAS



L'Arlberg Orient-Express se traîne mollement le long des montagnes du Tyrol, à l'allure d'un bon petit train omnibus. Nous avons quitté Vienne hier dans la soirée, puis, au petit jour, Salzbourg est apparu à nos yeux engourdis. Nous venons maintenant de terminer le déjeuner, au départ de St-Johann. Mais Zurich, où nous arriverons vers 22 heures ce soir, est encore loin...

Je commande un café-crème. La plupart des voyageurs, d'ailleurs, s'attardent au wagon-restaurant, car nous avons pris part au dernier service de midi. Le garçon sert des liqueurs, allume des cigarettes. Ici et là, des conversations se nouent entre inconnus et inconnues, et on entend le bruit des cuillers que l'on remue dans les tasses.

Mes compagnons de voyage forment le public typique et habituel d'un grand express européen. Car un train international a son «public», comme chez nous le «Café du Commerce» ou l'«Hôtel de la Poste» ont leur «public». L'Arlberg Orient-Express, aujourd'hui, ne fait pas exception. La «faune» est complète: le financier international, sûr de lui, dominateur; l'homme d'affaires levantin, cheveux lustrés, joues basanées, épingle de cravate provocante; l'épouse du diplomate ou du fonctionnaire, et ses enfants trop bien élevés; la jeune femme seule, manteau de fourrure jeté sur les épaules avec un négligé savamment étudié, mains fines et blanches où les ongles apparaissent comme des gouttes de sang.

Je regarde tous ces gens trop bien nourris, trop distingués, trop bien assis dans la vie, et ma pensée se reporte à quelques jours en arrière. D'autres visages d'hommes, de femmes, d'enfants défilent à nouveau devant mes yeux, souvenirs encore tout frais de cette semaine que je viens de passer à parcourir l'Autriche.

Il n'y a plus de wagon-restaurant, plus d'Arlberg Orient-Express, plus de voyageurs replets et confortables. Je suis à Buchs, huit jours plus tôt. A Buchs, où j'ai commencé à griffonner sur le papier quelques notes hâtives, au hasard de mes impressions:

4 avril. — Départ de Buchs à 20 h 30, avec le convoi d'enfants de la Croix-Rouge suisse qui ramène à Vienne 400 petits garçons et fillettes autrichiens. Ma collègue et moi allons visiter en Autriche un certain nombre de homes d'enfants tuberculeux et de camps de réfugiés. Nous quittons pour une semaine les bureaux et les papiers, pour nous rendre sur le terrain d'activité de la Croix-Rouge suisse: le «front», pour nous qui sommes toujours à l'arrière.

5 avril. — Attnang-Puchheim. Quitté le convoi d'enfants à 6 h du matin et retrouvé le chef de notre Délégation à Vienne, qui nous accompagnera pendant notre voyage. Départ en voiture, par un temps triste et pluvieux.

10 h. Arrivée au home du Gmundnerberg, au-dessus d'un lac qui rappelle celui des Quatre-Cantons. Vue magnifique. Nous visitons le home, auquel la Croix-Rouge suisse a livré d'importantes quantités de literie et de lingerie.

Mon premier contact avec les enfants tuberculeux. Ils sont 120, ici, répartis dans deux salles. Une pour les tuberculeux pulmonaires, une autre pour les tuberculeux osseux. Extenseurs pour les jambes, petits corps tordus, figés dans le plâtre. 120 enfants pâles, maigres, couchés sur leurs petits lits pour des mois encore, des années peut-être! Je pense à ma petite fille, si gaie, si vive, si diablesse...

Mais comme un défi à la maladie et au sort, les enfants chantent, pour nous remercier d'être venus les voir. Toutes ces petites voix qui s'élèvent de ces petits lits, c'est réconfortant et terrible tout à la fois...

Nous avons repris la route. Linz; à la sortie de la ville, des familles entières logent dans de vieux wagons de chemin de fer délabrés, lamentables. On n'en voudrait pas, chez nous, pour la ferraille.

Passé à quelque distance de l'ancien camp de concentration de Mauthausen. On en a fait, paraît-il, un musée. Pour quoi?

Vers 17 h, entrée en zone russe. Staline, 3 mètres de haut, nous accueille et nous sourit dans sa moustache. Les soldats russes feignent de savoir lire nos passeports.



Home du Gmundnerberg: la terrasse.

Au coucher du soleil, traversée en bac du «Beau Danube bleu» (où, diable, Strauss a-t-il vu du bleu?).

Arrivée de nuit au sanatorium pour enfants de Krems. 200 petits tuberculeux y sont hospitalisés. De nouveau, des visages tout blancs, des petits corps comme figés dans un spasme de douleur. Je ne m'habitue pas à ce spectacle, et pourtant je sais que je le verrai souvent encore dans les jours qui suivront.

La Croix-Rouge suisse a fourni ici des lits et des tables de nuit, à la condition toutefois que le Gouvernement s'engage à construire une terrasse où les enfants puissent être exposés au soleil. Dans la plupart des cas, en effet, les livraisons de la Croix-Rouge suisse ont été subordonnées à l'engagement du Gouvernement de faire effectuer certains travaux et certaines améliorations. Nous vous donnons ceci, mais faites vous-même cela...

Traversée nocturne de la Forêt viennoise, et arrivée à Vienne peu avant minuit.

6 avril. — Journée à Vienne. Visite de notre Délégation et des quatre entrepôts où s'entassent les marchandises destinées à la confection des colis de parrainages.

Tour de ville. Les ruines se déblaient lentement. Des fleurs aux fenêtres. Mais, malgré tout, impression générale de tristesse et de grisaille. Sur le Prater nivéle, la Grande Roue mélancolique songe aux beaux jours d'autan...

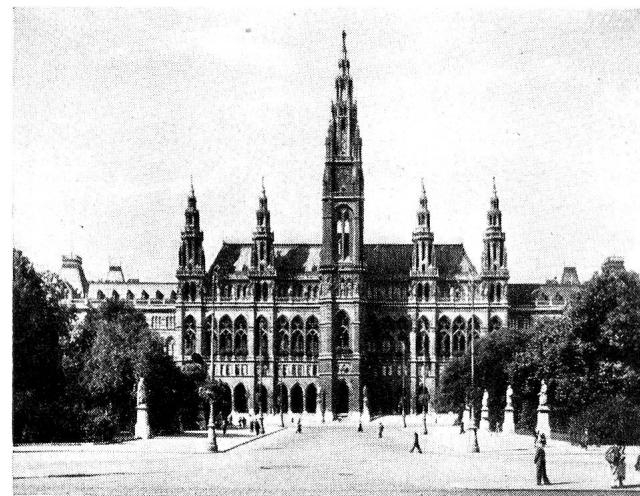
7 avril. — Quitté Vienne à 6 h du matin. Passé à Wiener-Neustadt. Quelques tas de pierres, à l'entrée de la ville, marquent l'emplacement d'une usine d'avions Messerschmidt. Les

bombes ne l'ont pas manquée... pas plus que la ville, d'ailleurs; elle est, en Autriche, l'agglomération qui a le plus souffert des bombardements (16 000 bombes sur la gare).

Visite du sanatorium de Hörgas, où la Croix-Rouge suisse a livré d'importantes quantités de literie, d'ustensiles de cuisine, de médicaments, etc. Toujours le même spectacle, — petits lits alignés sur les terrasses, — spectacle que rend plus triste encore la pluie, qui tombe sans arrêt depuis ce matin.

Passage à Scheifling, dans un camp où sont soignés les enfants tuberculeux des réfugiés de la zone britannique. Deux déléguées du «Council of British Societies for Relief abroad», 25 ans, pantalons et cheveux au vent, dirigent l'établissement avec fermeté et bonne humeur. Nous prenons note de diverses demandes de secours.

Arrivée à Klagenfurt, au moment où le soleil se couche derrière les montagnes qui marquent la frontière italienne.



Vienne: les bombes ont épargné l'Hôtel de Ville.

8 avril. — Longue visite à la Caserne des Jésuites de Klagenfurt, qui sert d'hôpital pour les réfugiés de Styrie et de Carinthie. Un médecin hongrois et quelques infirmières se donnent beaucoup de peine pour assurer des soins convenables à ces lamentables épaves humaines, malgré les moyens primitifs dont ils disposent. Mais, n'est-ce pas, il faut de l'argent, et les réfugiés coûtent déjà à l'Autriche 200 millions de schillings par année!

Discuté avec un représentant du Ministère du Travail français, qui recrute de la main-d'œuvre réfugiée pour son pays. Des célibataires pour les mines; des familles pour l'agriculture. La France manque de bras... Nul doute qu'elle ne les trouve, ici ou ailleurs, car s'il n'y a «que» 600 000 réfugiés en Autriche, l'Allemagne, en revanche, en compte encore 14 millions! Dans tous les cas, l'opération semble «rendre», car 300 réfugiés partent chaque mois pour la France.

Une Commission de recrutement pour la Légion étrangère paraît avoir moins de succès, malgré le légionnaire classique (foulard, casquette blanche, palmiers) qui, sur une des parois du bureau, semble ouvrir les portes d'une sorte de paradis terrestre. Quant à la Commission soviétique, je me suis laissé dire qu'on compterait facilement sur les doigts d'une main les gens qu'elle a réussi à rapatrier au cours des trois derniers mois...

11 heures. Villach. Visite de l'hôpital de la ville, à moitié détruit pendant la guerre. Actuellement en pleine reconstruction. Seul établissement hospitalier dans un rayon de 120 km, pour une population de 180 000 âmes. Sans compter les réfugiés...

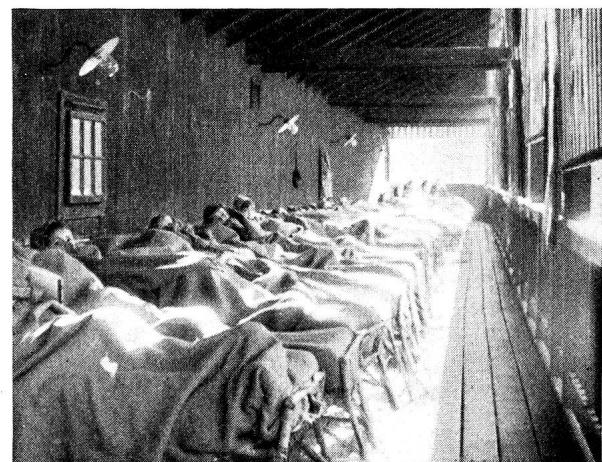
Déjeuner avec le médecin-chef, ses assistants et l'administrateur de l'hôpital. Discussion animée sur la démocratie suisse, les Landsgemeinde, la loi Bircher.

Dans l'après-midi, visite des deux camps de réfugiés de Feffernitz et Kellerberg, distants l'un de l'autre de quelques dizaines de mètres seulement.

Feffernitz est administré par les Autrichiens. Près de 3400 réfugiés, Allemands de Yougoslavie pour la plupart. Nous visitons les baraqués (une chambre de 8 à 10 m² pour chaque famille), l'école, le jardin d'enfants.

L'infirmérie comprend une section pour les hommes, une pour les femmes, une pour les enfants et un cabinet de dentiste. Dans une des salles, une femme meurt, solitaire. Elle a vu mourir, ces dernières années, son mari et ses quatre enfants. Dans la chambre voisine, deux nouveau-nés, dans des caisses transformées, avec beaucoup de bonne volonté, en berceaux. L'une des mères en est à son huitième enfant; c'est, de plus, le troisième qui voit le jour dans ce camp!

Dans le cabinet dentaire, les patients sont assis sur une chaise ordinaire, la tête sur un coussin ficelé au dossier. «La



Sanatorium de Hörgas: une des galeries.

Croix-Rouge suisse ne pourrait-elle nous donner une chaise de dentiste, même usagée?», nous demande le dentiste en se relevant, les reins douloureux.

Nous en prenons note, ainsi que des besoins de l'infirmérie en matelas, literie, chemises de nuit, blouses, etc.

Nous passons dans l'autre camp, dominé par l'Union Jack, qui claque au vent sur un mât de 15 mètres. Kellerberg, en effet, est encore en mains britanniques pour quelques semaines.

Plus de 2000 réfugiés, Hongrois, Yougoslaves, Croates, Slovènes, Russes blancs. Tour de Babel balkanique. Quartier yougoslave, hongrois, russe, chacun avec sa cantine, son jardin d'enfants, son église. Les réfugiés se sont installés dans le provisoire.

Nous passons d'un pays à un autre. On nous offre du thé et des biscuits au goût indéfinissable dans la cantine russe.

Nous assistons à une messe dans l'église orthodoxe, et nous nous sentons, brusquement, transportés dans un autre monde...

Nous visitons encore l'infirmérie, les baraqués. Et nous parlons avec les réfugiés...

...Je suis brusquement tiré de ma lecture et de ma rêverie. L'Arlberg Orient-Express est en gare d'Innsbruck. Le wagon-restaurant s'est vidé. On commence à mettre la table pour le dîner, et je regagne mon compartiment. J'y trouve un sous-officier français qui vient de monter avec femme, enfants, bagages et pique-nique. L'installation, laborieuse, dure un bon quart d'heure. Enfin, le train repart. Encore quatre heures jusqu'à la frontière.

J'ai récupéré ma place dans le coin et je me replonge dans mes pensées. Je songe au financier, à l'homme d'affaires, à l'aventurière, à tous ces gens que le train emporte vers leurs existences de travail, de luxe, de





Camp de Kellerberg: le jardin d'enfants russe.

plaisirs, et qui, demain, recommenceront à amasser de l'argent, à s'efforcer d'être plus malins que leurs concurrents, à parader dans les salons. Et je songe à ces hommes, ces femmes, ces enfants, dont j'ai côtoyé, aussi, les autres destins durant ces quelques jours.

Je revois les petits tuberculeux sur les terrasses des sanas. Je revois ces petits corps tordus et raidis dans des positions grotesques et tragiques, ces petits corps faits pour courir, sauter, vivre.

J'entends les histoires que quelques réfugiés m'ont racontées, et je pense à toutes celles que je n'ai pas entendues. Toutes ces histoires dont chacune est une tragédie, tous ces «cas» dont chacun est un drame.

Je pense à toutes ces familles qui n'ont pour foyer, depuis des années, que quelques mètres carrés dans une baraque, et la perspective de rester là, peut-être, pendant des années encore. Je revois les deux nouveau-nés dans leurs caisses, et tous les autres bébés, tous les autres enfants, qui naissent et grandissent dans un camp, entre des baraques de bois tristes et sales.

Demain, moi aussi, je retrouverai mon existence tranquille et assurée, mon confort, ma famille. Mais ma pensée ne peut se détacher de ces hommes, de ces femmes, qui ont tout perdu, jusqu'à l'espoir et au goût de vivre, et auxquels sont refusés ce que tout être humain est en droit d'attendre de la vie: un gagne-pain, un foyer.

Certes, quelques pays ont déjà ouvert leurs portes, et des hommes, des femmes vont s'efforcer de se créer ailleurs une nouvelle patrie. Mais que sont quelques milliers de réfugiés, alors qu'il y en a encore des millions? Et qu'à ces millions s'ajoutent encore, chaque jour, tous ceux qui continuellement franchissent le rideau de fer? Que deviendront, en outre, tous ces Alle-

mands des minorités de Yougoslavie, de Hongrie, de Tchécoslovaquie, tous ces «Volksdeutsche» dont aucun pays, sauf la France, ne veut. Et ces mères, ces veuves, avec leurs enfants, qu'aucun pays non plus ne reçoit? Car, n'est-ce-pas, on veut bien accepter les hommes, qui ont des bras pour travailler; mais les femmes, les mères, qui n'ont que des enfants à nourrir, qui voudra les prendre?

N'y a-t-il aucune solution à tous ces problèmes? Le monde n'est-il pas assez grand, n'existe-t-il pas encore des terrains à défricher, des marais à assainir, des forêts à exploiter? Je pense à l'Amérique, à l'Australie, à l'Argentine, au Brésil. Je revois ces immenses territoires du Congo et d'Afrique du Sud que j'ai parcourus il y a quelques années, ces étendues inhabitées qui pourraient être mises en valeur, nourrir des colons, produire. Au lieu de cela, dans notre Europe étriquée et surpeuplée, des millions d'hommes, aux bras inutiles, croupissent dans des camps, où leur existence sans espoir se déroule, monotone, dans un tragique «no man's land», entre un passé brusquement détruit et un avenir qu'ils ne peuvent même pas construire!

Retour d'Autriche... Les enfants tuberculeux... les réfugiés... Oui, vraiment, il y a encore beaucoup de travail, dans ce monde, pour les hommes de bonne volonté...

André Bonifas.

Réfugiée...!

